

La tentation du paysage ou le rural

tel qu'en lui-même

par Jean-Paul CURNIER *

Ce qui complique fortement la réflexion sur l'époque dans laquelle nous vivons, et plus encore toute réflexion sur l'avenir, c'est peut-être moins la vitesse des transformations qui l'affectent, que la disparition de tout repère fixe pouvant constituer un domaine de référence stable et une base depuis laquelle il serait possible d'apprécier la diversité des changements en cours ainsi que le sens général de leur évolution.

En somme, nous nous trouvons, en ce qui concerne l'évolution sociale, et cela tant du point de vue des mœurs que de celui des pratiques, des techniques et des institutions, dans une situation analogue à celle décrite par la physique quantique pour laquelle il est impossible de donner simultanément le mouvement d'une particule et sa position. Dans le domaine des trans-

formations sociales, on peut saisir des mouvements séparément, les anticiper, les imaginer, les qualifier, mais la difficulté essentielle réside en ceci que nous devons les saisir alors que nous sommes nous-mêmes traversés et emportés par ces modifications et que notre point de vue et nos modes de perception changent au même titre que notre environnement. Il est impossible en matière de sciences sociales de ne pas considérer que l'environnement qui change autour de nous nous change par la même occasion, de sorte que toute tentative pour en maîtriser les composantes mouvantes nous oblige à nous situer mentalement depuis une pérennité de position et de point de vue qui nous est en fait impossible.

À ceci il faut ajouter que, chaque mouvement étant tributaire à la fois des autres et du mouvement général, la prévision, ou simplement l'imagination des transformations à venir, bute sur la nécessité pour chaque domaine considéré de disposer d'une connaissance approfondie du mouvement

d'ensemble (de tout ce qui bouge selon des vitesses de transformation inégales entre elles, discontinues et se développant sur des échelles différentes, ce qui implique aussi de pouvoir repérer un mouvement sous l'apparence de l'inertie, d'apprécier un obstacle sous l'angle de ses effets dynamiques etc.), et d'approcher tout domaine particulier comme carrefour sensible à l'ensemble des mouvements et des forces en jeu mais doté aussi de sa vitesse propre de transformation, de ses propres inerties etc. Dans un tel contexte, une inertie, à l'image d'un rocher dans un torrent, peut être simultanément un facteur de ralentissement et d'accélération, de stabilisation et de déviation.

«Quand on roule plus vite la nuit il faut avoir des phares qui éclairent plus loin» ; pour reprendre et adapter aux conditions qui sont aujourd'hui les nôtres, cette formule de Gaston Berger à propos de la prospective, nous dirons qu'à la vitesse de l'automobile se sont ajoutés, depuis lors les transformations continues de la route, la modification des repères pendant le trajet ainsi que

* Philosophe - Ecrivain
Prospective et stratégie - Groupe
espaces ruraux

le régime du véhicule dont la vitesse est aléatoire et subie, plus que voulue et contrôlée. Ce qui implique, si l'on suit cette métaphore, que la courbe d'un virage aperçu de loin peut très bien s'être modifiée, jusqu'à la disparition de la courbe même, avant qu'on ne l'ait rejointe, qu'une pente ou une côte peuvent s'être ajoutées ou retirées entre temps et ainsi de suite. Globalement cela signifie aussi que la vitesse n'est plus un choix du conducteur mais une contrainte et qu'il est de toutes façons impensable d'arrêter le véhicule : conduire ce n'est plus se transporter d'un point à un autre mais être emporté vers une destination inconnue en tâchant autant que possible d'éviter les accidents. La métaphore de l'automobile (ou du train) lancés à grande vitesse est fautive en ceci qu'elle suppose toujours une inertie extérieure, ce qui n'est pas le cas. Nous ne sommes ni devant un paysage stable ni dans un véhicule qui nous transporte d'un lieu à un autre. Inversement, nous ne pouvons occuper que fantasmatiquement la position de la vache qui regarde passer le train. Il est loin maintenant le temps où le train symbolisait le progrès comme irruption de la vitesse, de la technique et des machines dans un monde rural séculaire et où l'humanité se voyait comme lancée à folle allure vers des lendemains heureux sur fond de campagne rassurante et inchangée. Et si notre difficulté à appréhender les mouvements à l'œuvre dans le monde d'aujourd'hui est aussi grande, c'est qu'il nous faut d'abord surmonter des représentations qui ne lui correspondent plus et dont le deuil nous est sans doute plus difficile qu'autre chose.

Le monde rural est sans doute de tous les autres domaines à la fois le plus difficile à saisir dans son propre mouvement (on a tendance à le voir tour à tour comme laissé pour compte, abandonné à lui-même, en friche, ...ou assailli, défiguré, à sauvegarder d'urgence etc...) mais aussi le plus apte (du fait des représentations qui lui sont affectées et sur lesquelles je reviendrai) à se présenter spontanément à la conscience comme figure de la stabilité et de l'inchangé, comme domaine providentiel de la lenteur et de l'inertie d'où le mouvement général

pourrait être commenté analysé, apprécié et vu dans son ensemble. Ce qui, évidemment, se conçoit sans doute facilement mais ne va absolument pas de soi d'un point de vue prospectiviste. Selon une telle approche, en effet, son inertie s'avère à la fois relative (c'est-à-dire saisie dans le mouvement), et toute en apparences (dans le sens où une inertie, selon comment on la regarde, peut s'avérer un puissant facteur de mouvement). À cela il faudrait ajouter que tout regard porté sur le monde rural, dès lors qu'il prend par ailleurs imaginairement appui sur lui pour regarder ce qui change, a d'autant plus de mal à accepter qu'il soit lui-même en situation de modification continue, ou même seulement qu'il puisse l'être ; et que le désir de trouver un domaine de référence de la stabilité ne peut qu'incliner à occulter la réalité des mouvements et des forces de transformation qui le traversent.

Le rural : la quête éperdue de «ce qui ne bouge pas»

Pour faire image on pourra dire ceci : que la présence de ruches sur un terrain n'implique pas que nous ayons encore affaire à ce que ce signe pouvait évoquer du point de vue d'une histoire agricole, d'une culture et d'une économie rurales il y a seulement une trentaine d'années et que nous avons d'autant plus de mal à le concevoir que l'image de la ruche (mais aussi bien celle du verger, du potager gracieusement ordonné, du troupeau de moutons, de l'arpent de vigne, etc.) est bien trop providentielle dans notre quête éperdue de «ce qui ne bouge pas» pour être regardée comme le signe d'une réalité humaine et sociale nouvelle et totalement différente quant à son contenu.

Mais je voudrais insister sur ce point particulier, qui a son importance du point de vue de la réflexion sur le futur : sur le fait que la place manquante d'un domaine stable de réfé-

rence dans le mouvement général puisse sembler naturellement dévolue au monde rural. On peut voir à cela des raisons à la fois historiques (celle d'une tradition rurale puissante), sociologiques (la référence au monde agricole comme monde d'origine, comme temporalité et comme culture est encore présente dans nos moeurs et dans notre langage), morphologiques (la physionomie de l'espace rural ne peut évoluer que dans des limites esthétiques précises, au delà de quoi il devient une Z.U.P., une Z.A.C., une zone industrielle ou une extension urbaine) et conjoncturelles (les tensions dues aux mutations du monde rural ne font pas la une de l'actualité, ce qui conforte l'idée d'une immuabilité du rural). Le rural, dans un jeu de références fermé sur lui-même, semble donc devoir rester le rural, comme ce qui demeure et échappe au reste; et penser le changement, la vitesse, les mutations nous renvoie toujours au

fait que nous les pensons depuis le rural et ce, inconsciemment. La rémanence inconsciente de la figure du rural est de telle sorte qu'elle est tout ce qui n'est pas le reste. Entendons par là : qu'elle occupe de manière chaque fois réactivée la position d'un anti-

pode imaginaire en regard de ce qui se présente comme mouvement de transformation vers l'inconnu.

Métaphoriquement parlant, le monde rural occupe quelque chose comme l'espace de l'œil du cyclone c'est-à-dire l'espace de calme au milieu des tensions et tout ensemble l'espace à partir duquel se déploie la spirale du cyclone, un espace mouvant, relatif aux tensions et se déplaçant avec elles, toujours en leur centre.

Mais au fond, le monde rural ne se forme-t-il pas dans notre esprit comme l'image inversée des transformations auxquelles nous assistons et n'est-ce pas cela précisément qui en fait d'abord, et comme spontanément, un paysage dès qu'on l'évoque ? Et s'il en est ainsi, cette image mentale ne tirerait-elle pas sa force, au fond, de ce qu'elle n'est pas tributaire de la disparition de son référent, de ce qu'elle serait toujours relative au désarroi

qu'inspirent aux hommes les changements qui bouleversent leurs conditions d'existence?

Dans ce cas, le monde rural tel que nous le côtoyons, serait toujours une sorte de compromis entre les forces qui le poussent au changement et qui l'atteignent en profondeur et notre action plus ou moins consciente pour le façonner à l'image de notre désir collectif d'immuabilité. Compromis dans lequel il ne resterait absolument rien d'authentique sinon, profondément authentique, elle, la permanence de notre attachement au mythe de la nature comme référence d'origine par rapport à l'histoire humaine. Un tel compromis serait alors d'autant plus tendu et indéchiffrable que les transformations sociales s'avèreraient rapides et étendues, entraînant une activation toujours proportionnelle du mythe de l'authenticité et de l'immuable comme nécessité vitale pour notre perception du monde environnant.

Le monde rural : l'image mère qui ne doit pas vieillir

Cela peut se discuter ainsi : plus l'espace global est modifié, plus ses contenus (culturels, esthétiques, économiques, techniques etc.) sont bouleversés et plus la réalité disparue alimente en contrepoint l'image mentale d'un espace rural immuable, originel et intact. En d'autres termes, et cette réflexion nous y porte spontanément, l'image mentale du monde rural n'aurait jamais été l'image d'un monde rural réel et le paysage rural n'est toujours qu'une représentation surgie des transformations et des bouleversements du monde global. Nous en arrivons alors à ceci : le monde rural comme paysage ne serait qu'une image, une sorte d'image mère (et tout ensemble image de la mère : nourricière, primitive, maternelle et ne devant pas vieillir) et la réalité du monde rural ne serait en fait que le

produit d'une tentation de maintenir dans la réalité une présence de cette image. En quelque sorte, le monde rural serait lui-même effectivement un paysage en ce sens qu'il serait maintenu, commandé et entretenu par le souci de maintenir et de faire exister dans la réalité concrète et matérielle, une image indispensable à notre désarroi face aux transformations sociales, et ceci depuis toujours. Car en dépit de tout, le rural reste lié mentalement à la notion de paysage, c'est-à-dire à l'image de la nature et à la représentation du naturel en tant qu'authenticité. Et ce n'est pas une moindre chose que dans un monde saisi par l'image et dominé par les images, comme on se plaît à le dire, le rural soit parmi les images celle à laquelle serait dévolue de n'être pas une image mais une (sinon la seule) réalité depuis laquelle on pourrait s'écarter du mouvement général ; et que le rural, image par excellence, soit aussi le lieu de l'authenticité, de la résistance à l'artificialité, bref que le monde rural, et lui seul, ne soit pas une image.

Une telle hypothèse est évidemment choquante ; elle suppose que lorsque nous concevons le rural comme une image nous avons raison et que lorsque nous le concevons comme une réalité aussi. Elle suppose également que lorsque nous disons : le monde agricole et rural se présente d'emblée comme le hors lieu du mouvement, nous avons raison parce que non seulement il en a toujours été ainsi, mais parce que le monde rural est fait pour ça et qu'il est sans cesse réactivé pour ça. Elle suppose enfin que les transformations qui peuvent l'atteindre ont d'autant moins de chance d'être perceptibles qu'elles contribuent à le renforcer comme tel, et cela réciproquement : que ces transformations ne pourront toujours être perçues que comme subsidiaires (accidentelles par rapport à l'image sacrée, c'est-à-dire non voulues en tant que telles mais voulues par d'autres considérations sociales, économiques etc.), qu'elles ne pourront toujours être ressaisies par l'obligation de faire du monde rural une image aux mesures

de sa nécessité en tant qu'image mentale.

La transformation permanente du monde rural (en tant que contenu culturel, technique, économique, etc.) aurait donc pour caractéristique de toujours adapter aux mouvements de transformation en cours l'image d'une immuabilité psychologiquement indispensable. Ce mouvement d'adaptation n'ayant jamais cessé, il y a pour le coup quelque chose de réellement immuable dans la permanence du monde rural en tant qu'image mentale maintenue sur le sol.

On peut maintenant avancer ceci : il n'y a jamais eu de paysage rural d'origine : le rural est le mythe fait image ou l'image mythique par excellence pour un mode de civilisation voué à la transformation et au changement, une image qui remonte sans doute à la prise de conscience par les hommes des transformations opérées par eux sur l'environnement, eux-mêmes se transformant et s'éloignant toujours plus de leur origine. Il faudrait donc admettre que le «monde rural» n'a jamais existé et qu'en même temps il a toujours existé, depuis qu'il en est question, comme monde *toujours-déjà* perdu et comme témoignage de ce qui a été perdu. Ceci reste cependant lié à la civilisation occidentale et l'on aurait bien du mal à en trouver l'équivalent dans les sociétés dites fort justement «sans histoire» ; car ne s'étant jamais engagées dans la production de leurs propres conditions d'existence elles ne se sont guère éloignées non plus des conditions de leur apparition sur terre. Elles sont (pour celles qui restent) *sans paysage* : leurs mythes des origines ne concernent pas la nature perdue mais les divinités. En Occident la chose est plutôt ancienne, elle constitue l'essentiel de l'Odyssée, toute entière consacrée aux démêlés d'Ulysse avec ses souvenirs de l'origine perdue, et l'on pourra y voir sous un jour plus éclairant, la métaphore de la broderie toujours recommencée de Pénélope, telle la mer toujours recommencée de Paul Valéry, comme métaphore du maintien de l'origine sous la condition de l'œuvre en tant qu'anéantissement permanent. Étrangement, la peinture de paysage se développe sous la Grèce antique avec les progrès de la

vie citadine et cet art ne cessera de se développer par la suite comme art de faire coïncider la réalité mesurable et objective du monde avec les prédispositions subjectives qui nous le font voir comme nous le voyons et qui sont, elles, sans image (sentiments, états d'esprits, mythes, réminiscences, allégories etc.). La peinture est *cosa mentale* dira Léonard de Vinci ; inversement, la tentative toujours recommencée de faire coïncider une image mentale de l'immuable avec la réalité physique de la campagne, de même que la réactivation du sentiment de l'origine par le regard porté sur la campagne nous obligent à considérer que ce que nous appelons la campagne ou le monde rural sont tout autant *cosa mentale*.

«L'homme eut-il perdu le monde en quittant l'animalité, n'en est pas moins devenu cette *conscience* de l'avoir perdu, que nous sommes». Cette phrase de Georges Bataille extraite de «La part Maudite» peut nous faire avancer encore dans ce propos. Elle définit l'homme que nous sommes, et en premier lieu sa perception du monde, comme conscience d'une perte, d'une séparation le faisant en cela prisonnier de cette séparation, identifiée par elle, modelée par elle, subjectivisée par elle. Pour Bataille, l'homme n'est jamais quitte de sa séparation d'avec la nature (sa condition animale primitive) précisément parce que sa conscience est le produit de cette séparation douloureuse au même titre qu'il n'est homme que distinct de la nature, c'est à dire à la fois séparé du monde (perçu comme *ce qui lui est extérieur*) donc sans domaine propre, et raccordé à lui par un obscur souvenir de fusion originelle (souvenir qui se présente à lui comme *ce qui lui manque*).

En ce sens, le rural occuperait la place de la nature perdue, nature sans référent précis puisque toujours perdue, mais omniprésente dans la conscience dès lors que notre conscience est d'abord marquée par cette perte, par cette séparation d'avec la mère-nature et marquée aussi par la culpabilité de cette séparation propre à l'espèce humaine, celle-ci étant vécue comme un abandon et se réactivant au fur et à mesure du spectacle de la dégradation que l'homme fait subir à la nature. Ce qui revient à dire, que



Photo 1 : Paysage "rural" de Provence : vue depuis les Baux-de-Provence

Photo D.A.

notre regard sur le futur est à la fois marqué par l'enthousiasme et par l'angoisse. Par l'enthousiasme vis-à-vis d'une émancipation continuée, d'un destin libre et ouvert, et par l'angoisse consécutive à la séparation originelle, à la faute telle qu'elle fait craindre une issue de l'histoire humaine en forme de punition et d'anéantissement.

On remarquera d'autre part que dans le mythe de la nature se confondent deux éléments contradictoires et néanmoins indissociables qui font de ce mythe un paradoxe : l'authenticité et le labeur. Une telle juxtaposition peut se comprendre aisément et cesse d'être paradoxale dès lors qu'on la considère comme relevant du mythe de l'origine, mythe sans doute indissociable de cette conscience malheureuse marquée par la séparation en quoi consiste l'existence de l'homme selon Georges Bataille. Dans ce cas, en effet, le travail agricole comme premier travail de l'homme ne s'oppose pas à la nature mais s'assimile à elle comme relevant d'une seule et même entité originelle, l'authenticité de la nature impliquant l'authenticité du travail de la terre directement façonné par elle dans la fusion d'un corps à corps indissociable. Mais en même temps l'authenticité de la nature s'assimile de son côté à la notion de pureté originelle ce qui contribue à faire du travail de la

terre un travail pur. Dans l'image mentale, c'est-à-dire en fait dans l'*image sans image* du mythe, les contenus des termes (leur valeur symbolique) s'échangent alors entre eux de telle manière que l'authenticité de la nature rend le travail agricole pur et que celui-ci, à son tour, rend la nature plus naturelle car il est le travail inspiré par la nature qui est elle-même travail, production etc.

Il n'est pas dans mon intention d'insister ici sur les péripéties de ce mythe au cours de l'histoire. Mais il n'est peut-être pas inutile d'en signaler la résurgence à l'occasion de périodes historiques de forts bouleversement et de transformations sociales décisives, tant la référence à la nature comme origine perdue accompagne (et souvent précède) les grandes mutations de la modernité. On la trouve sans peine chez Rousseau, bien sûr, et dans la littérature du XIX^{ème}, sous la révolution française, dans le romantisme allemand (Hölderlin), français (Chateaubriand), elle est aussi puissante dans la propagande nazie que dans l'idéologie communiste, elle fonde la symbolique mussolinienne, franquiste et pétainiste, elle réapparaîtra sous une forme humaniste et contestataire dans l'immédiat après-68 et fait l'objet maintenant, sous le nom d'*écologie*, d'une pensée politique humaniste de dimension internationale qui se veut



Photo 2 : Le paysage "rural" se referme, ici des maisons entourées de forêt dans le pays d'Aix

Photo D.A.

hors de l'échiquier politique traditionnel. La différence importante qu'il convient de faire, et qui concerne directement ce propos, c'est que l'écologie, contrairement aux anciens modes de célébration de la pureté de la nature, des mœurs campagnardes et du travail agricole censés faire exemple, axe son combat sur notre responsabilité à l'égard de la menace de perte qui pèse sur cette référence. Elle est effectivement humaniste en ceci (et sans le savoir) qu'elle se place au cœur d'une fiction nécessaire et finit par admettre cette fiction sous la forme aujourd'hui bien connue de la nature reconstituée, restaurée, simulée ou seulement artificiellement maintenue. En d'autres termes l'écologie serait une sorte de passage à l'acte plus ou moins conscient de la nécessité d'un monde rural aux mesures de celui que réclame cette nouvelle étape de notre séparation d'avec lui (toujours interprétable comme éloignement supplémentaire) c'est-à-dire en fait plus onirique encore, plus volontariste, et de ce fait, plus artificiel.

Comment penser dès lors l'avenir du monde rural ? Si l'hypothèse que je viens d'esquisser s'avère un tant soit peu fondée, c'est moins nous qui pensons le monde rural que le monde rural qui nous pense ; en ce sens que sa dimension de mythe de l'origine toujours perdue et toujours menacée

pèse sans doute plus que tout autre sur nos tentatives de penser l'avenir du monde et le nôtre en particulier comme une œuvre sans direction et sans destination. L'idée d'un monde rural se présentant alors comme le produit en négatif de l'activité de transformation des hommes sur leur environnement, sur leurs conditions d'existence et sur eux-mêmes.

Nul doute que dans ce cas il y ait autant de difficultés à saisir l'évolution du monde rural comme phénomène concret et objectif qu'il peut y en avoir à vouloir déduire des transformations en cours ce que seront demain nos passions, nos rêves et nos croyances. Mais il devrait nous être assez facile par contre de deviner qu'en regard d'un mouvement de transformation continu comme celui auquel on peut s'attendre, le monde rural continuera d'occuper dans notre environnement l'image d'une origine menacée et toujours s'éloignant, comme témoin d'une faute originelle et de notre perte, image de «ce qui est sans image», *cosa mentale* d'une conscience malheureuse adaptée à ce qui restera d'arbres, de vallées, de maisons et de champs.

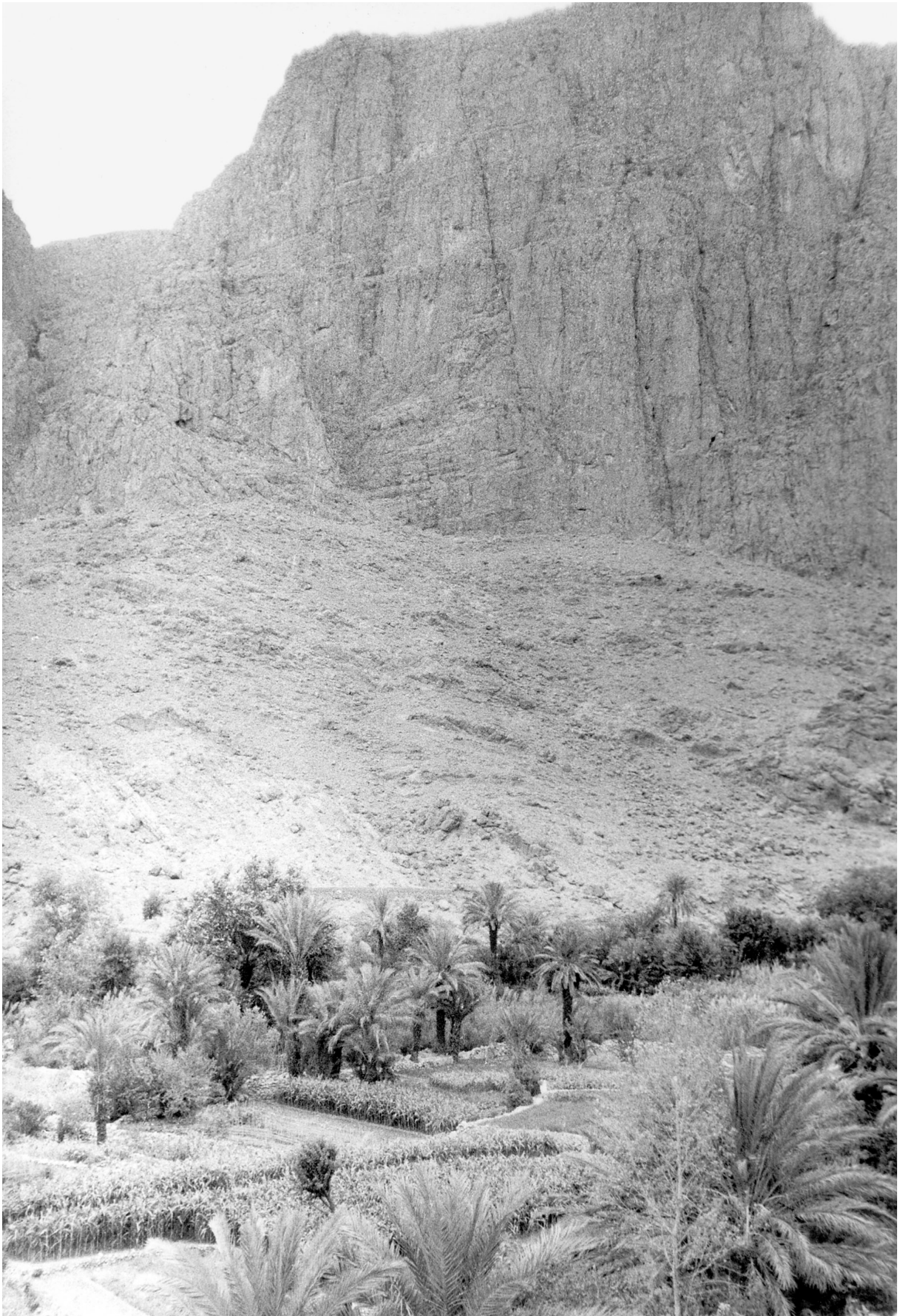
Nul doute aussi que le monde rural continuera comme par le passé à être le refuge et le sanctuaire de l'immuable et de la pérennité, mais habillé aux couleurs de l'époque qui

vient, c'est-à-dire aux couleurs de l'enthousiasme du devenir et de l'angoisse de perte qu'elle ne pourra que répéter à sa façon c'est-à-dire selon des tonalités différentes. «Je suis fort optimiste quant à l'avenir du pessimisme» a dit un jour Jean Rostand.

La question qui se pose dès lors n'est plus de savoir ce que sera l'espace rural *sui generis* (étant données les forces qui le contournent, le heurtent ou le traversent), mais plutôt: qu'est-ce que le devenir, (technologique, économique et social combiné), dessinera en creux comme attente d'un paysage de conjuration des craintes et des peurs, et quelle importance aura alors cette nécessité de conjuration pour amener les individus comme les institutions à le maintenir coûte que coûte dans notre environnement ?

Cette nécessité se tournera-t-elle de préférence vers les signes de la sauvagerie perdue ? (dans ce cas la progression continue de la forêt et des friches agricoles devraient nous combler); vers ceux de la famille perdue ? (La petite maison à la cheminée qui fume, avec son potager, son tas de fumier, sa tonnelle et ses arpents cultivés) ; vers ceux du travail originaire perdu ? (élevage, fenaison, semailles et labours, récoltes et tracteurs) ; ou vers les trois ensemble, remodelés aux mesures de notre besoin d'innocence infantile, de pureté retrouvée et de consolation à prix réduit. Là dessus il n'est guère hasardeux de pronostiquer un futur réaménagement des espaces agricoles en friche selon notre désir de ruralité éternelle par l'empire Walt Disney. À y regarder de près, les étapes et les contenus de sa progression dans le monde occidental y sont si exactement adaptés qu'il n'est guère permis d'en douter. Le monde Disney est déjà prêt à nous restituer le monde rural qui nous manque. Quant aux écologistes, sauf à se déconsidérer, on ne voit pas trop au nom de quoi ils pourraient alors s'y opposer.

J.-P.C.



La vallée du Todgha dans le sud marocain au début des années 1990

Photo Laurent Auclair